

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

M. le colonel don Fortunato Silva.
Chapel'o del Tala, 16 mai 1848.

Dés le passage de la arera de Santa Lucia Chica, je vous ai écrit par D. Juan Rodriguez, qui porta la nouvelle de l'entrée de Servando à Minas; je vous ai lu par lui le mouvement de l'armée, qui, au jour d'hui, à 5 lieues de la mer, a passé le riuero de Santa Lucia, a gué de San Ramon. Notre avant-garde, formée de 1200 hommes, a été arrêtée de nuit et poursuivie les avant-postes de l'ennemi qui couvraient le finca de Tala, leur tuant quelques hommes, leur faisant vingt et quelques prisonniers et des chevaux.

La cavalerie ennemi aux ordres d'Ignacio Oribé était hier à la B. rra del Tala: il est 4 heures de l'après-midi, l'armée se met en marche pour prendre les hauteurs de Uanelon Grande, et pour repousser l'ennemi partout où il se trouvera.

Juq' à ce moment, je ne sais rien de vous ni de l'entrée de Servando à Minas. Les prisonniers racontaient que les soldats de Servando se vantaient d'avoir fait 41 prisonniers et réorganisé peu près autant d'hommes; s'il n'en est ainsi, on doit y croire, nous sommes quittes aujourd'hui, nous vous avons rendu, vous, et le sang répandu de vos compagnons.

Vous apprendrez avec plaisir que le colonel Baez a été arrêté et poursuivi jusqu'à Paysandu Urquiza et Talarini, qui, avec 800 hommes préparait des courses pour l'attaque de Santa Ana le 2 du courant. Le 7 il leur a pris 1000 et tant de chevaux au Salto, lui a fait des prisonniers et lui a tué quelques hommes, dont trois officiers. Le 3, il passa l'Arroyo pour marcher contre un corps qui était en déroute dans la direction de Tacuarembó, les uns et les autres se trouvant près du Cuareim. Il y a eu réception à Corrientes. Nos amis, les Madagariques, sont maîtres de la capitale et d'une grande partie de la campagne. Urquiza vient d'apprendre ces événements, qu'il n'aurait pas pu empêcher, les Ayacuchos, et attendent sur lui au galop; le pauvre homme a dû passer la nuit dans un mauvais moment.

Je vous salue.

FORTUNATO SILVA.

P. S. — Il a plu cette nuit de 5 à 6 ce qui nous a été désagréable, parce que la pluie ne nous plaît pas et que Latorre et Aguirre ont pu nous échapper.

Tel est, monsieur, et à la lettre, le contenu de la lettre précitée que j'ai l'honneur de vous transmettre, et je profite de l'occasion pour m'excuser, comme toujours, votre ami et dévoué serviteur, qui vous baise les mains.

FRANCISCA MACHADO.

On vous trouve empreint dans les loyers d'illustres héros de boude, général de parade. Vous vous êtes assis à ce rang, à ce grade. Ecoutez, général: vous n'y dormirez pas. Ce pénible terrain restera sous vos pas. Si le coin de Paris qui vous donne son nez. Below votre débris autour de vos pivots. La prison est le magnat, qui vaite soudainement. Notre vieux droit public vit de son dévouement. On peut, je le sais trop, entraver son ouvrage. Vider, sur le vif d'un simple tribunal, Comme on coffrait l'ancien la cause d'un journal. Ces persécution; dont chacun a vu les causes, N'arrêtaient pas un jour l'ordre étendu des choses. On oblige un journal par son le des d'été grand. On croyait la ter, il reparsait plus grand!

Messieurs, elle n'est pas encore tout à fait morte, La muse de Chénier, la muse à la voir forte;

me l'inde que Santa Cruz, capitale de la province de Chiquitos, à une distance d'environ soixante-huit lieues; d'autres villes ou bourgades de la même province en sont beaucoup moins éloignées. De ce même confluent à la capitale de Matogrosso il y a soixante treize lieues, et jusqu'aux populations les plus rapprochées de la province de Moxos, environ cent lieues.

Quel est l'homme qui ne se décidera pas, alors, à entreprendre un pareil voyage du moment qu'on pourra réunir à bord d'un bâtiment les mêmes commodités, à peu près, que dans sa maison? Les Boliviens, eux-mêmes, ne manqueraient point d'accompagner leurs produits et de venir en soigner la vente à Buenos-Ayres et à Montevideo, pour retourner ensuite dans leur pays, munis d'un assortiment d'articles de leur goût; car sur ces deux marchés où régnerait désormais la plus grande activité, ils rencontreraient facilement toutes les productions du globe, c'est à dire tout ce que l'homme peut désirer ici bas pour l'accomplissement de ses projets, et cela tout aussi bon marché que dans les lieux de production.

Ce que nous venons de dire des suites naturelles de la libre navigation du Parana et du Paraguay, ne serait-il pas, également applicable au large et profond Pilcomayo qui est navigable jusqu'à peu de distance de Chuquisaca et de Santa-Cruz de la Sierra? Par la voie de cette même rivière, qui parcourt des forêts d'une étendue immense, nous pourrions aussi recevoir du café, du sucre, du coton, du riz et du tabac; enfin les principales productions des deux côtes, c'est à dire tout ce que la nature, aidée par la main de l'homme, est capable de produire entre les tropiques.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN EXTRAORDINAIRE.

Vive la patrie! Victoire pour la République.

La victoire illustre de Parí, capitale et arrière-garde de notre armée en campagne. Le 2, entre Salto et Paysandu, et le 16, à Santa Lucia, nos courageux soldats ont triomphé victorieusement leurs armes dans le sang des égorgeurs. Mais nous offrons des couronnes immortelles. Courage, braves compatriotes! et vous remporterez la palme due à votre héroïque dévouement.

M. le ministre de la guerre et de la marine, D. Melchor Pacheco y Obes.

Maldonado, 16 mai 1848.

Monsieur et estimable ami,

Je viens de recevoir des lettres de colonel Silva, qui en renferme une originale de M. le général en chef, ainsi conçue:

Le vieux Tabac, sacré pour les hommes de la terre, Maintient quelque reflet au drapeau militaire. Ses jurons de caserne et sa brutalité N'avaient rien qui sentît la légitimité. C'était un franc soldat, l'ôte de mieux, la France A pu le tolérer dans sa grande souffrance. Après lui, vint Gérard, que l'empereur aimait; Capitaine éclairé, comme il nous en formait Au soulèvement de son âme, au feu de ses batailles. Quand des peuples entiers aux gigantesques tailles, De Pitt et de Cobourg poursuivaient les desseins, Venait-il à s'élancer, devant nos fantassins. A ces sons de guerriers qu'avait marqués le tonnerre, Qu'il dans nos couronnes, se tenait encore la poudre, Nous dûmes, général, nous taire; et vous savez Si ces braves par nous se sont vus entravés. Mais vous! J. Jacqueminot! à tout poste suprême! Vous dont le nom serait un ténébreux problème. On ne se savait pas que sur tous les témoins

Il est de notre devoir d'insérer la lettre suivante; il est de notre devoir aussi de maintenir ce que nous avons dit au sujet de la visite opérée sur les navires français partant de Montevideo pour Maldonado. Il ne nous paraît pas digne qu'un amiral français fasse spontanément une POLICE maritime pour le compte de Rosas.

Au reste, nous n'avons jamais entendu confondre M. Massieu avec M. Lemarié, et nous rendons justice, autant que personne, au talent et à la loyauté de M. Delurie. Nous regrettons seulement que ses actes, quant à présent, n'en donnent pas des preuves suffisantes.

Nous apprécions le conseil bienveillant de notre correspondant; nous lui ferons toutefois observer que nous savons nous conduire nous-même. Notre article du 18 était énergique et vrai; un grand nombre de nos compatriotes vous en ont remercié.

Monsieur le rédacteur du Patriote Français.

Votre article du 18 courant a généralement mécontenté les Français armés, et beaucoup d'entre eux vous l'ont déclaré verbalement. Notre premier devoir, surtout à l'étranger, est de respecter nos autorités. Vous ne devez critiquer leurs actes que lorsqu'ils sont évidemment contraires aux intérêts qu'ils ont chargés de protéger, et, encore, les convenances doivent elles vous engager à ne le faire qu'avec une extrême modération et toujours avec justice. Ainsi, vous devez bien vous garder de confondre M. l'amiral avec M. Lemarié, de même que M. le comte de Lurde avec M. Pichon. La différence qui existe entre ces quatre personnages est immense et dûment appréciée par tous les gens sensés. Ce n'est donc qu'en vous exprimant avec prudence et impartialité à l'égard de chacun, que vous pourrez éclairer l'opinion, rendre service à notre cause et mériter l'approbation de vos souscripteurs.

Il est une autre classe d'hommes contre laquelle la sévérité de la presse ne peut trop sévir. Ce sont les conspirateurs, les espions de l'ennemi et les misérables agents qui cherchent en vain à semer la discorde et la crainte parmi nous. Ces manœuvres criminelles ne peuvent être tolérées dans les circonstances actuelles. Il appartient de les dévoiler et de les désigner tous à l'opinion publique et à l'autorité. Le gouvernement doit désormais les punir d'une manière exemplaire, quels qu'ils soient. Qu'ils sachent donc aujourd'hui même que le temps de l'impunité est passé, que la plupart sont déjà connus, et que leurs plus obscurs compllices seront promptement démasqués. Ils ont avoué maintenant, c'est la dernière faveur qu'ils méritent.

Quant à M. Pichon, puisqu'il est encore aujourd'hui ennemi de France, ses remords doivent être notre unique vengeance. Bientôt peut-être elle sera plus complète encore, car la France entière le couvrira de malédictions s'il n'a pas assez de courage pour revenir avec dignité vers ses véritables compatriotes; toujours prêts à l'oublier et à oublier ses funestes erreurs.

Veuillez agréer, etc.

Un légionnaire français.

M. le Rédacteur en chef du Patriote Français.

Vous dites, Monsieur, que le Commandant Lemaire a demandé à l'Amiral, cinquante hommes, pour nous faire

Vous la verrez en core, c'est moi qui vous le dirai, Vous la verrez en core aux banquettes des mandataires. Elle entrera sans peur dans vos lieux consacrés; Elle ranimera le cœur des esclaves. Ceux que depuis douze ans votre aurore a trahis, A qui l'aide des fols couraient leur pays, Car il est temps, car il est temps de justice, Et que des nous suris la légende d'efface. Nous venons revendiquer cette loi de juillet. Que confesse-t-elle? Pajol aux murs de Rambouillet! Ce jour-là, le pays, en core sans justice, Les seuls nous vraiment purs montèrent au volée. Le vote, général, mais la vérité, tout dire, Et ce n'est pas tout. Co n'est rien. Jacqueminot, allez! (Carré.)

déposer les armes! Comme s'il en trouverait au seul parmi nos braves et généreux marins: comme si, d'ailleurs cinq cents Français pourraient faire mettre bas les armes à deux mille cinq cents Français! - Il donc si promptement oublié comment nous avons fait la révolution de Juillet? Ce propos, et la réponse faite à M. Coquetteaux, assument nos sympathies au commandant de l'Albatros. Son nom était avant-hier dans toutes les bouches, mais peu de bénédictions l'accompagnaient. Il est triste que l'Amiral permette, sur ses navires, dans un moment solennel comme celui-ci, des discours pareils à ceux que tient M. Lemarié. Il peut, fort de son appui auprès du gouvernement, abuser aujourd'hui de sa position pour nous nuire, mais nous en appellerons à la nation, si le gouvernement nous aliène, et nous verrons en faveur de qui sera le bon droit aux yeux de la France, ou d'un capitaine de vaisseau qui fait cause commune avec des assassins pour nous égarer, ou d'un homme paisible industriel, qui n'a pas pris les armes que pour mettre à l'abri des attaques de bandes bien connues, nos familles et nos biens.

Fred. Des Brosses.

FRANCE.

(Paris 10 de janvier.)

A M. le rédacteur en chef du S.éc.

Monsieur,

Je ne me propose point de continuer dans la presse, sur la question d'Alger, une polémique, que j'aurais aimée sérieuse et calme, et qui me paraît avoir perdu ce caractère. Dans sa reprise, dont chacun a pu apprécier la forme et le fond M. le gouverneur général me fait espérer que nous nous retrouverons prochainement à la tribune de la chambre des députés. J'accepte le rendez-vous. Cependant, sans entrer en ce moment dans une discussion nouvelle, il me paraît nécessaire de revenir sur un débat qui a été caractérisé et de replacer la question sur son véritable terrain.

Et d'abord, qu'il me soit permis de faire observer que M. le général Bugeaud prend une situation qui n'est point à fait la sienne, lorsqu'il parle de plénitude de cette polémique, dans laquelle, dit-il, il s'est engagé que parce qu'il a été provoqué.

Il me semble que M. le général Bugeaud ne se rappelle pas bien le point de départ de la discussion. Quel est en effet ce point de départ? La publication de sa brochure, intitulée: l'Algérie, des moyens de conserver et d'utiliser cette conquête.

Lorsque M. le général Bugeaud publie purement et simplement les récits de ses campagnes, il a coutume de les voir applaudir. S'il s'échappe pas à la critique, du moins il ne la provoque pas; et pour mon compte je n'ai jamais voulu à entamer une polémique, contre ses actes, ou à répondre par des articles de journaux aux bulletins de ses victoires. Mais chacun comprend que telle ne saurait être la situation de M. le général Bugeaud, lorsqu'il vient à publier un livre.

Dans ce cas, ce n'est plus le général, ce n'est plus le gouverneur qui parle: c'est le publiciste. Sans doute l'ouvrage tire une grande autorité du poste et du caractère de son auteur; mais c'est un motif pour rendre l'examen plus sérieux, non pour le supprimer; car on peut dire que si les actes de gouvernement permettent la critique, les thèses de l'écrivain la sollicitent; et M. le général Bugeaud exposait les plus de guerre en Afrique, non système de gouvernement pour l'Algérie, ses projets économiques et financiers, n'a pas compté sans doute que ses opinions plus ou moins arrêtées, plus ou moins mobiles, sur toutes ces graves matières seraient acceptées comme des secrets souverains. Des voix irrévocables se sont élevées pour l'approuver; d'autres et de beaucoup plus importantes que la mienne ont vu dans son œuvre des erreurs et des périls. Mais vain, qui a engagé le débat?

Maintenant, M. le général Bugeaud, tout en jugeant absurdes les critiques que le Siècle a admises dans ses colonnes, ne désigne pas d'y répondre. Rien de mieux encore. Le Siècle réplique sa brochure; M. le général Bugeaud réplique le Siècle. C'est bien ainsi que se poursuivent toutes polémiques. Mais cette polémique, qui s'a commencée!

Il est encore un autre point que j'aurais tout d'abord de rectifier. Pour qui lu attentivement la réponse de M. le général Bugeaud, il est clair qu'un de ses principaux arguments est celui-ci: "Mon contradicteur ignore complètement l'Afrique il n'y a pas comme moi passé des

années; il n'entend rien à la guerre. Il est sans qualité pour parler de ce qu'il ne sait pas et ne peut savoir." Qu'il me soit permis de le dire, ce mode d'argumenter, employé d'une manière générale, est peu acceptable; je ne parle pas de la forme mais du fond. Je ne chercherai pas à me prévaloir, et je ne me suis point prévalu, du peu de temps que j'ai passé en Algérie, des chocs importants que je crois y avoir vus, des hommes très distingués que je suis sûr d'y avoir rencontrés. Je suppose que je ne suis jamais allé en Afrique et que je me trouve dans la situation où sont placés les écrivains qui dans la presse ou par les membres des chambres qui en délibèrent, des ministres qui gouvernent, et je demande si c'est sérieusement qu'on interdira son opinion personnelle sur les affaires d'Afrique à quiconque n'y aura pas passé quelques années et fait quelques campagnes.

Mais lors, quelle délibération serait donc possible dans les chambres ou dans les conseils du roi sur une question qui se pose dans les contrées lointaines de la métropole? Et comment donc seraient-ils en mesure de délibérer sur les affaires de l'Inde le même jour qu'un homme anglais, qui n'ont jamais fait le voyage de l'Inde, et qui cependant jusqu'à présent n'ont pas trop mal les affaires de ce pays? Et à quel titre les reconnaître-t-on le titre de l'homme qui croit sur parole et celui d'un auteur qui est contradictoire? Tous les généraux qui ont fait la guerre en Afrique ont-ils d'accord sur ce qu'il faut y faire et sur ce qu'il faut y faire? (Justice de Beaumont).

(La suite au prochain numéro.)

VARIETES.

PORTRAIT DE M. THIERS.

(Suite et fin.)

M. Mignet, représente les idées de gouvernement, la confiance des nouvelles, la fourniture des documents officiels, les longues séries des académies, les relations avec les anciens rois, l'histoire, il donne un monsieur dans les salons et est un homme intéressant.

M. Madier-Monjau a eu ses sens attribués, ses relations intimes avec les deux familles, surtout avec la première, il aimait M. Thiers comme un fils, comme un compatriote; faisait des choses utiles, recevait des paroles d'encouragement, en plaçant le plus possible, et entreprenait généralement tout ce qui pouvait s'élever de la cour de cassation.

C'est M. Madier qui s'en allait devant aux comités, se bécotaient contre M. Thiers; "la petite, si vous le voulez, perdez le pays pour toujours punir."

M. Motte, représentait l'élection d'Aix, les relations politiques. C'est le département des bouches du Rhône à Paris et à la chambre.

Depuis le 1er mars, M. Thiers a laissé multiplier chez lui les papiers des rats politiques.

Le défaut dominant de M. Thiers, c'est le mépris des autres; sa plus grande qualité, la confiance en lui-même.

Impatient et bête, il a une double et mauvaise langue, sans limite dans sa langue, mais voici des opinions, y compris l'histoire, de la chambre et de la cour, ce qui est dans le monde, il est capable tout d'un coup de se faire un groupe ou attendre un ballon pour s'élever. Il est si sûr, il s'assied, les yeux derrière les oreilles, va dans tous les sens et dit tout l'inconvenant qu'il veut chercher en avant le premier; parlant, sans s'arrêter, sans que l'on ne le fasse suivre; et c'est ainsi, sans jamais, sans jamais, sans jamais, que l'on coupe les pages d'un livre, dérange des papiers ou sonner des gongs dont il n'a pas besoin.

Cet homme, qu'on avait toujours accusé de grandes choses ou de graves erreurs, se complait à devenir de rien sur les uns et sur les autres; combien gagne celui-ci? que mange celui-là? Friend de tous les capriots du monde ou des langues; il a une oreille pour toutes les alouettes de la galanterie, et un doigt dans toutes les caisses de la politique; mais devant comme tous les capriots, il est tout et ne garde rien.

Quand il se livre à l'éloquence, il faut qu'il soit en colère à son égard de tribune. Il n'y a pas moyen de lui parler d'autre chose, et la première chose, un solliciteur, un chef de service, sont fâchés de parler avec lui du sujet dont il est plein, de lui trouver des objections, et de le combattre.

Je fais tout comme les thiersiens, qui s'occupent d'abord pour rien, dans les batailles, et des opérations que leurs chefs admirant et peinant très cher plus

tard. Je fais parler tout le monde, je recueille souvent des réponses ingénieuses, je recueille des difficultés inattendues; je parle, on me réplique, cela dans une matinée, et à une heure mon discours est fait. Je plaisonne comme un homme qui fait des armes avec un ami avant d'aller se battre avec un adversaire.

C'est que M. Thiers manque d'imagination, et qui peut sembler extraordinaire, et qu'il n'apprend et ne prépare rien qu'à son moment même; procédés suffisant pour dicter des discours à son adversaire.

On n'est pas gêné par le bagage des souvenirs en de l'éducation. Le vaisseau va d'autant plus vite qu'il a une plus petite charge.

Quant à la haine et la distraction l'aident sur une matière neuve pour lui, il s'en prend comme de la conquête d'un nouveau monde; son admiration se déborde. Ses intentions se surprennent de celle qu'il fit éclater pour Denys d'Halicarnasse et Dionysius Laërce qui venient de lui tomber sous la main.

Cristophe Colomb perpétuel, il est toujours dans la fièvre des découvertes.

Ecrivain ou orateur politique, il est encore et toujours le journaliste, allant en plus prompt, à l'effet du moment, faisant de la colonne à la tribune, et à dire profane, commun, bon, comme, abusant de ce préjugé général et préconçu que qui prend le journal pour le bon sens, et la négligence pour la clarté.

Un de ses amis a dit un jour M. Thiers: "C'est M. de la Falaise très spirituel, avec le cœur d'un homme."

Le grand défaut de l'école de Voltaire et de d'Alembert, c'est qu'ils avaient débouché le langage pour le rendre plus clair, mais qui avaient gardé le fond de la philosophie et l'élevation des idées. M. Thiers ne tend qu'à se placer dans le milieu de toutes les lectures et de toutes les auditions.

Il applique à l'éloquence et à l'histoire le procédé de Scrive, d'Horace Vernet et d'Agber, qu'on appelle la facilité et qui consiste à ne donner au public que la dose d'esprit qu'il supporte.

Il faut en prendre son parti, et à ce point dans M. Thiers excepté du Naplisme. On se demande s'il lui reste l'étoffe d'un Richelieu, d'un Mazarin, d'un Dubois, d'un Talleyrand, et de tous les grands noms de son siècle, lesquel reproduit le premier acte de sa carrière ministérielle.

Après toutes ces promesses, que le temps passe sans démentir, après ces discussions politiques, nous sommes heureux, pour M. Thiers, pour sa gloire, qu'il se soit réfugié dans l'étude, dans une fille romaine ou italienne, ou dans l'histoire, il a bien fait de revenir à ces lettres qu'il a tant méprisées, ses journaliers dont il aura tant besoin pour supporter son âge, après les avoir tant haïs. Il ne s'arrêtera et ne s'arrêtera pas une bonne fois.

Il est d'accord de l'histoire, il est peut-être un peu et plus sûr.

Nous craignons pourtant que son livre, qui se doit traduire qu'une noble constitution, ne se vendra jusqu'à ses proportions d'une congruence, nous craignons que l'auteur ne s'imaginer plutôt qu'il est dans l'exil que dans la retraite, et qu'il n'ait préparé une apologie au profit de l'Empire arrangée en langage et patrique l'enthousiasme de gouvernement de juillet.

Quant à le donner comme un prospectus de dictature personnelle, on nous trouvera toujours incrédules à de si tristes illusions.

Il est impossible que l'histoire ne rende pas calmes et sérieux ceux qui y touchent. M. Thiers voit comme un autre qu'on se dévient de César parce qu'on écrit un supplément à son commentaire.

La République est, un tic de ce temps-ci, une distraction d'instinct que M. Thiers partage avec un grand nombre d'autres gardes nationaux dans le vie intérieure, et que la malignité a certainement exagérée depuis les fortifications par le souvenir de ses promesses à grands petits pas, la main derrière le dos ou dans le gilet.

Allons, quand M. Thiers sera fait son ouvrage, il s'apercevra en quelque état que soit notre patrie, qu'il a l'âge de Burras et pas celui de Bonaparte; qu'il peut bien se frotter dans l'histoire de Napoléon mais que jamais Napoléon ne l'ait mis dans la main.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTVIDEO.

Arrivée de 13 navires.

Barcelonne, polaire Sarda Navire, à Bayona, en 64 jours, avec 212 pipes vin, 20 id. 27 bails amandes, 12 dca. algues, 3 caisses café, 20 id. papies.

Rio Jandara en 25 jours, brick golette Sarde Ligai-de, à Gouanello, avec 200 boq. farine, 195 sacs maiz, 400 sacs farine, 2112 caisses raisins secs, 1 cuisines ci-garres, 23 sacs africain, 164 boq. biscuits.

Milaga en 47 jours, brick Bénédict Elém, à Zim-merman & Co, avec 300 barils vin blanc, 150 barils vin noir, 300 caisses raisins secs, 3 bl. elct, 150 pipes vin rouge, 300 bid. id, 45 caisses id, 43 corn. papeterie.

Ste. Cathrine en 20 jours, s'maque Brésilienne, Delolme, à Charvillat, avec 80 sacs riz, 80 id. maiz, 20 id. maiz, 100 id. maiz, 13000 bûches bois à brûler.

Rio Jandara packet Anglès Corabiz. Maldonado 5 navires avec b'aux et vivres. Buenos Ayres golette Louise. Gènes brick Sirde.

Le chef politique et de police, Afin de régulariser la facilité des exercices d'enseignement et éviter autant que possible les textes de ne pas y participer, voulant concilier avec la mesure nécessaire pour atteindre ce but, le désir d'être le moins possible nuisible aux neutres, d'accord avec l'autorité supérieure, ordonne:

Art. 1. A dater du 16 mai courant, et pendant 15 jours, tous les magasins ou maisons de commerce sans exception seront fermés depuis six heures jusqu'à quatre du soir.

Art. 2. Celui qui pendant les heures indiquées, aurait sa maison ou magasin ouvert, ou qui sans être pleinement ouvert, serait surpris à vendre publiquement, sera puni de l'amende et de l'emprisonnement, suivant les dispositions de la police en vigueur.

Art. 3. En considération des heures auxquelles les neutres sont obligés de tenir leurs maisons fermées, les patentes qu'ils auront prises, ou qu'ils prendront cette semaine, leur seront valables pour vingt jours à dater d'aujourd'hui 16 mai.

Art. 4. Que le présent soit publié par édit et dans les journaux pendant trois jours.

Montevideo, le 15 mai 1843. Andros LAMAR.

AVIS. Une souscription pour l'hôpital français est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n° 116.

AVIS IMPORTANT. On cherche des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de

D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

AVIS

On désirent vendre au Montevideo, l'établissement de serrurerie et armurerie de M. Richard et Debet, situé rue de la Fédération (Plaza), n° 2 à l'angle de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Courcier au magasin de meubles, rue de los Pescadores en face du Café du Commerce.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

Nous avons l'honneur de présenter au public nommé Etienne Lacoste, natif d'Orléans (Bretagne) entré chez nous le 22 septembre 1842, plus à nos services depuis le 20 mai 1843. Ses fins arrêtés par la police à cause de sa conduite délicate, les objets qu'il nous a volés, trouvés dans sa poche et ses écrits par lui-même de lui-même. Un acte sur son honneur. Après l'avoir fait signer, ayant fait des recherches dans notre magasin, nous avons découvert de sa poche de plusieurs pièces, dont quelques-unes en paiement pour elle à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer: car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre en or, bracelet en maille, enroulé or mat ciselé, voyage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 16616, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillantes. Tous ces objets, si obtenus à en nier la vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes, nous aurons la source d'où provient l'objet, elles auraient pu le voler ou acheter.

Montevideo, le 15 mai 1843. P. Garcia, 12. L'Estremer, Tenda de la Ciudad de Paris, Calle San-Francisco.

AVIS AU PUBLIC.

Frédéric, traitant, rue Saint-Jean n. 53, prévient les personnes qui voudraient se faire connaître de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Acto a las Elaboraciones de Pan. Los rematadores del der.cho impuesto por el Superior Gobierno a los Eres, panaderos, hacen saber que D. Santiago T... ha cesado desde el 24 del corriente, en su representación. En su consecuencia está exonerado de todo cargo que le corresponda. Los rematadores, Wenzel & Co.

AVIS A MM. LES OFFICIERS. L'armurerie de Monnet l'on vend des sabres, ceinturons à 6 patacons.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote, sous une seule feuille la Marsaillaise, le Chant du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

AUX VOLONTAIRES FRANCAIS. Nous invitons les volontaires français qui voudraient faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement de capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du mar-

ché, maison Esteva, près du Café de l'Uruguay.

24me. compagnie dite de la COCARDE chez M. Rouillier (Sénateur), Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de M. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

- Aux amateurs des talents et talents, intervenant au Centre, engage d'apprendre aux maçons la manière de gagner le surplus d'argent dans peu de temps. 1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse. 2. Item pour graver sur le marbre avec facilité. 3. Item pour le poudre de fusil à piston. 4. Item pour faire la poudre de Jupiter tonnant. 5. Item pour faire la Cider à la perfection. 6. Item pour se faire du bon vinaigre avec de l'eau. 7. Item pour Graver sur le fer blanc. 8. Item pour Graver sur le fer en acier. 9. Item pour Graver sur les orfres d'or et d'argent. 10. Item pour graver sur le Cuivre solide dent. 11. Item pour Graver le fer. 12. Item pour faire les arbres de Saturne. 13. Item pour charger la via rouge en blanc. 14. Item pour souder le maître rompa. 15. Item pour fondre à l'instant des Billes de verre. Les personnes qui veulent tout cela, s'adresser de leur confiance à l'adresse chez Leffort en face M. Rouillier au Café de la Cocarde de 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc. etc.

Bataillon des Volontaires Français. Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du Pavillon Français.

BATAILLON De Volontaires Français. 1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS. Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera déposé les effets d'habillements.

Montevideo, 17 mai. Le commandant de la compagnie POYSEINJEAN. Le Capitaine Estaminet. Imprimerie Oriental, dirigée par St. Kervado.